

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 55 (1926)
Heft: 9

Artikel: Maggy
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1041013>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

APPLICATION. — *Lectures* : Le montagnard, p. 195. — Gruyères, chapitre 6, p. 112. — Le château de Gruyères, p. 114.

Poésies : L'armailli du Moléson, p. 204. — Liauba, p. 206.

VOCABULAIRE. — Extraire des lectures faites aux élèves les expressions nouvelles, les expliquer et les intercaler dans une phrase.

RÉDACTION. — *a*) Reproduire le voyage : utiliser les expressions données par le vocabulaire. — *b*) Description d'un paysage d'après une gravure. — *c*) Raconter une légende. — *d*) Pourquoi j'aime la Gruyère.

CALCUL. — L'altitude à Palézieux est de 672 m. et à Châtel de 837 m. Quelle est la pente pour 100 m., si la distance est d'environ 7 km. ? etc., etc.

CHANT. — Le Ranz des Vaches. — Le comte de Gruyères. — Le vieux chalet. — Jean de la Boilletaz. — L'armailli des Alpettes.

Th. SCHNEUWLY.

A mes collègues, les institutrices.

MAGGY

Avez-vous lu *Maggy* ? Si oui, et si vous n'êtes pas blasées, vous aurez trouvé ce livre très beau. Si non, achetez-le et lisez-le ; il en vaut la peine.

Maggy était une modeste institutrice d'un faubourg de Liège, une institutrice qui s'est dévouée, qui a souffert, qui a prié et qui s'est sanctifiée.

Oui, elle s'est sanctifiée.

J'entends plus d'une de mes collègues se récrier : Se sanctifier en faisant l'école ! — Eh ! oui, pourquoi pas ? N'avons-nous pas à pratiquer, tous les jours et tout le jour, dans notre profession, les plus hautes vertus du christianisme ! Si nous les pratiquons, en faut-il davantage pour nous conduire à la sainteté ?

C'est un tour de force ? Peut-être bien, mais c'est un tour de force morale que Maggy, et beaucoup d'autres, ont réalisé.

Sainte à canoniser, le cas est plutôt rare chez une maîtresse d'école. D'ailleurs, la voix populaire est là pour opposer son veto à toute tentative auprès des Sacrées Congrégations romaines : « La maîtresse, une sainte ? Elle qui gronde nos enfants et qui les punit ! » Ce verdict rendu, chacun s'incline, comme si Rome avait parlé, et l'institutrice, religieuse ou laïque, continue humblement sa tâche, sûre que son humilité n'aura jamais à se défendre contre l'auréole. Il faut que Maggy ait été très supérieurement sainte pour que cette même voix populaire l'ait jugée digne de ses hommages.

Dieu qui connaît les intentions, les efforts et les mérites, admettra, je l'espère, au rang des saintes, beaucoup d'institutrices, parce qu'elles auront accompli, modestement et sans perdre courage, la plus monotone, la plus ingrate, la plus pénitente de toutes les tâches.

Nous sanctifier, c'est une partie de notre programme, comme c'est la fin de tout chrétien qui comprend sa dignité. Le jour où nous nous sommes engagées dans l'enseignement, ce n'est pas le modeste traitement attaché à nos fonctions qui fut notre mobile. Nous avons voulu nous dévouer, faire du bien aux âmes d'enfants qui nous seraient confiées et par ce, nous mériter un ciel plus beau, ainsi que l'Écriture sainte nous l'assure : « Ceux qui en auront instruit un grand

nombre dans les voies de la sainteté, brilleront comme des étoiles pendant l'éternité. »

Maggy s'est sanctifiée à l'école et par l'école. Son biographe n'est autre que son frère, le P. Martial Lekeux, franciscain, qui s'est attaché à nous la montrer sur son champ de bataille quotidien. Aussi, je ne saurais dire mieux que le grand frère parlant de sa petite sœur, et c'est lui que je citerai. « A dix-neuf ans, comme tout le monde, Maggy était bien décidée à jouir de la vie, oh ! d'une façon très noble, humainement parlant, car, ce qu'elle lui demandait, c'étaient les plus hautes jouissances de l'esprit et du cœur. » Elle aimait l'étude, elle eût voulu s'y donner, rencontrer des âmes éprises, comme elle, de beauté, puis, dans ce cercle que l'amitié aurait formé, vivre comme vivent les autres. Elle était libre, et précisément parce qu'elle pouvait disposer d'elle-même, Maggy choisit le sacrifice ; elle se fit maîtresse d'école, carrière contre laquelle, pourtant, toute son âme protestait.

« On lui a trouvé, comme début, écrit son frère, la plus épouvantable classe qu'il soit possible de rêver, le recoin le plus infâme de la banlieue de Liège. » Aussi, dès le premier jour, lorsqu'elle est arrivée, à force d'énergie et de patience, à maîtriser à peu près son monde, « elle contemple le triste local, le moutonnement des tignasses à vermine, les murs blanchis à la chaux, son pupitre, les images d'histoire nationale et d'histoire naturelle, les figures géométriques, autant d'instruments de monotone supplice et, au-dessus de tout cela, le crucifix. Et elle s'aperçoit soudain que c'est lui qui explique tout le reste. Il lui semble que cette classe est, elle aussi, une croix, où elle est clouée pour être conforme au Christ. »

Elle a senti le poids du devoir monotone, de la vie si *quotidienne* de sa tâche sans relief et sans joie. Puis, elle a souffert de la solitude, cette torture que toutes nous connaissons et qui nous brise, au début, mais qui nous devient si chère et si bienfaisante le jour où nous arrivons à la goûter avec amour. Écoutons encore le P. Martial. « Le soir, Maggy est seule dans sa chambre. Comme unique distraction, ces grimoires d'enfants. Et soudain, une détresse fond sur elle, froide, infiniment amère, qui lui glace l'âme et décale son cœur dans sa poitrine. Elle pense à une maison chère, toute peuplée de tendresse ; elle pense à ses amies perdues, elle rêve de nouveau, une minute, l'avenir autrefois caressé, sa vie, sa belle vie perdue, elle aussi... Et de nouveau la question tentatrice traverse sa pensée : Pourquoi ? Pourquoi, mon Dieu ?... »

Mais Maggy est trop chrétienne pour ne pas chercher l'Ami qui seul suffit à tout remplacer. « Maggy prie... Et voici que soudain, la foi l'envahit, la foi eucharistique, la foi miraculeuse et très évidente qu'exhalent les Saintes Espèces... Jésus est là, elle le sent. Et elle pleure, mais de bonheur, broyée par une indicible allégresse qui la soulève et la fait défaillir tout ensemble Jésus est là et elle l'emporte avec elle. Oh ! sa chambre a bien changé maintenant. Oh ! non, elle n'est plus vide, elle n'est plus solitaire. Elle est remplie d'une mystérieuse présence, elle rayonne, elle sourit. Et comme Maggy reprend sa tâche inepte, il lui semble vraiment faire la chose la plus délectable et la plus attachante, et elle voudrait bien continuer toujours à corriger ses devoirs de la sorte. Et elle songe soudain qu'il est bien heureux que personne ne soit là pour troubler cette fête ravissante et, souriant au Christ, elle soupire : O douce solitude !... Maggy avait trouvé maintenant le secret de la joie surhumaine. Elle savait d'expérience que l'art de se renoncer n'est que l'art d'être heureux. Elle avait assuré l'équilibre de sa vie. »

De l'amour de Dieu à l'amour du prochain, et à la charité active, il n'y a qu'un pas, ou plutôt c'est le même amour qui, du Créateur, rejaillit sur les créatures. Maggy éprouve le besoin de sortir d'elle-même, de s'oublier, de se dévouer. Aussi, se fait-elle bientôt l'apôtre des houleux et des pauvres gens que le vice et les pires doctrines ont corrompus. Dès lors, son existence est un surmenage : le jour, elle est à l'école, la soirée est consacrée aux visites de ses protégés ; la nuit est souvent déjà fort avancée quand elle rentre chez elle, à bout de forces. Il y a encore la classe du lendemain à préparer, du chant à copier pour la chorale qu'elle dirige, ses prières à réciter. Le sommeil qu'elle consent à s'accorder enfin n'est pas suffisant pour restaurer son organisme épuisé. Maggy a certainement poussé trop loin le dévouement aux œuvres et une institutrice de chez nous qui songerait à l'imiter serait justement taxée d'originale et d'importune. Son milieu d'ailleurs était si différent du nôtre ; puis Maggy n'était pas une âme ordinaire ; elle n'était plus « dans la voie normale », dit son frère ; sa voie était de se consumer rapidement dans le don de soi le plus complet et le plus continue. Elle sentait que sa vie serait courte, — elle l'avait offerte pour sauver celle de ses trois frères exposés sur le front — elle savait que Dieu avait accepté son offrande et elle s'était vouée à cette surproduction de travail que le monde nommerait une folie.

Ce qui est meilleur à connaître que le détail de ses courses et de leurs résultats, c'est le secret de sa force morale et de ses succès d'apostolat. « Maggy fut apôtre parce qu'elle fut sainte ; elle réussit parce que le véritable auteur de son action fut, non pas elle, mais Dieu. Si on l'eût interrogée sur la cause de son succès, sans nul doute, elle eût répondu : Ce n'est pas moi qui opère cela : c'est Lui, et moi, je n'ai qu'une seule chose à faire en cette œuvre, me mettre en ses mains pour qu'Il puisse m'employer. Elle s'était plongée dans l'abnégation au point de s'y perdre. Chaque minute de ses journées était marquée par la touche austère du renoncement, et la moindre parcelle de sa vie était offerte à l'immolation. » Pour la maintenir à ces hauteurs, Maggy avait Dieu. « En quittant l'église, le matin, écrivait-elle, je l'emporte précieusement dans mon cœur, et je continue à communier toute la journée, et c'est là, quoi qu'on en pense, ma véritable occupation. On me croit très absorbée par ma classe et mes œuvres, on croit que c'est là toute ma vie. Ce serait bien triste. Mais tout cela est la surface et m'est absolument indifférent. Ma vie, c'est d'aimer Jésus, et elle est si sublime et si douce, cette vie-là, et rien ne pourra m'en distraire. »

Parvenue à ce degré de perfection, Maggy arrivait, sans effort, à rester unie à Dieu, même pendant la classe la plus absorbante : « Quand je donne classe, disait-elle, Il est là, comme M. l'Inspecteur. Et j'ai toujours ce sentiment qu'Il me regarde faire, et chacune de mes paroles, et chacun de mes gestes est calculé pour lui plaire. Et plus je sens qu'Il m'observe, plus je suis attentive à bien faire, pour qu'Il soit content de sa petite institutrice... Et c'est un bien gentil inspecteur, Lui... ajoutait-elle avec une pointe de malice. » Comment s'étonner, après cela, des succès apostoliques de la jeune institutrice ?

Je ne parlerai point de sa mort si prompte et si mystérieuse. Mes lectrices voudront sûrement faire connaissance plus intime avec cette amie devenue leur modèle. Elles trouveront dans la biographie de Maggy, les détails qui ne peuvent trouver place dans ce bref aperçu. Je terminerai ces pages par la remarque du P. Lekeux, remarque qui résume toute la vie de la parfaite éducatrice : « La pêche était merveilleuse, parce que le Maître était dans la barque. »

Une institutrice.